

SOLITAIRE ET SOLIDAIRE

[Sur la mode intellectuelle]

La mode, c'est, dirait-on, la vie même, la vie dans sa nouveauté, son renouvellement constant, son refus de jamais s'arrêter. Et si nous parlons vêtements, parure, architecture d'intérieur, esthétique des objets, quoi de plus vivant et de plus justement séduisant que la mode ?

Pourtant ce substantif, la « mode », est un mot plein d'ambiguïtés. Tant qu'il désigne ce que je viens d'évoquer, c'est-à-dire la création dans les arts du vêtement, de la parure ou de la décoration, il désigne effectivement une manifestation de la vie, et non des moins belles. Autrement dit, lorsqu'on parle de la « mode » comme d'une dimension de la culture, on parle d'une valeur assurément positive.

Si cependant nous laissons la dimension esthétique et créatrice de la mode, si nous prenons ce mot dans une acception plus générale, le tableau change. Le substantif désigne alors ce qu'il est bon de faire ou de penser à tel moment ou dans tel lieu ; il épingle le conformisme, la paresse intellectuelle, l'instinct grégaire. Dire de quelqu'un qu'il « suit la mode » n'est pas, alors, lui faire un compliment.

Oui, la « mode » peut avoir deux sens, et il semble bien que si nous entrons dans le domaine des idées ou de la pensée, dans le monde intellectuel, la mode n'a guère que le deuxième de ces sens, et, loin de signifier la création ou la vie, signifie la servilité et

la mort. Qu'est-ce qu'une idée « à la mode » ? Une idée qui triomphe sans plus fournir les raisons de son succès ; qui triomphe non parce qu'elle porte la vérité, mais parce que tout le monde la répète. Les idées à la mode ont démesurément étendu leur rayon d'action, elles se répandent dans les journaux et résonnent dans les cafés. Le succès, alors, les défigure, la réussite les trahit. Quand une idée est dans toutes les bouches, elle n'est plus dans aucune tête. L'idée à la mode n'est plus une idée du tout.

Et c'est bien de ce phénomène que je suis conduit à parler avec vous ce soir. Non de la mode créatrice, de la mode comme fait de culture, mais des faits de culture devenus mode, et qui peu à peu se vident de leur substance. Ce qui ne me fera pas oublier la première acception. Et je reviendrai sur l'énigme de ce double sens.

Pour illustrer le phénomène de la mode mortifère, la mode intellectuelle, laissez-moi prendre un exemple presque ancien déjà, mais éloquent, celui de cette philosophie qu'on appelle le *marxisme* : la lutte des classes, ou la théorie de la plus-value, pour Marx lui-même, furent de bouleversantes et difficiles conquêtes ; pour ses premiers disciples, ces faits ou ces théories représentèrent une grande révélation, en même temps qu'un dur apprentissage. Le temps passant et les idées marxistes s'imposant, la lutte des classes, cessant d'être conquête ou découverte, devint science, puis objet d'enseignement, donc matière d'examens.

Plus tard encore, et plus loin, ce même concept se solidifia en évidence, voire en banalité — même, à leur corps mal défendant, pour les adversaires du marxisme. Tout cela, avant de devenir un slogan creux pour meetings politiques, voire un argument snob pour discussions de salon. A la fin, et ce n'est pas l'aspect le moins important de l'affaire, la lutte des classes ou la plus-value ne

furent même plus des arguments snobs ni des slogans creux, ils disparurent de l'horizon intellectuel, non parce qu'on les aurait réfutés d'une manière décisive, au point de démontrer leur caducité, mais parce que — il faut bien prononcer le mot — la *mode* en était passée.

Je caricature, bien sûr. Mais je caricature une réalité : les idées, comme les habitudes vestimentaires, ont semble-t-il une durée de vie limitée, et sans rapport avec ce qu'on appellera provisoirement leur valeur intrinsèque. Les idées, ces créations de l'esprit solitaire en quête de vérité, semblent sujettes aux mêmes fluctuations que la longueur des jupes ou la coupe des cheveux. A l'exemple du marxisme, on pourrait ajouter celui du freudisme, du structuralisme, et de mille autres « ismes » plus ou moins éphémères. Les idées seraient-elles vouées à être « à la mode », au sens le moins créateur et le plus conformiste de ce terme ?

Peut-être, mais si je me fais l'avocat du diable, je dirai : pourquoi pas ? Je formulerai deux affirmations choquantes : d'abord je prétendrai que la mode, au sens du conformisme, est une bonne chose ; ensuite j'insinuerai que la mode, pour les idées, est un destin moins noir que ne le croirait un philosophe sourcilleux.

D'abord le conformisme, l'instinct grégaire : ne comporte-t-il pas une valeur éminemment *sociale* ? Le conformisme évite aux gens de se choquer réciproquement, il arrondit les angles de la vie, il permet, entre les individus, un accord tacite, un pacte de non agression.

A ce propos, un souvenir me vient à l'esprit : voilà bientôt vingt ans, les hommes portaient tous ou presque des pantalons dits « pattes d'éléphant ». Je me rappelle encore que lors d'un concert à Rome, dans les années 70, le compositeur Luciano Berio, qui dirigeait ses propres oeuvres, portait, lui, des pantalons totalement « hors mode », en tuyau de poêle. Ainsi Berio, selon

l'expression populaire, se « faisait remarquer », et pour d'autres motifs que sa seule musique. Aujourd'hui, en admettant qu'il s'habille toujours de la même façon, il doit en revanche passer inaperçu, telle la pendule arrêtée qui, deux fois par journée, marque l'heure juste. Mais si l'on marque constamment l'heure juste, si donc on *suit la mode*, on ne fait rien d'autre, en somme, que de se fondre harmonieusement dans la masse ; on évite de choquer en se « faisant remarquer ». Bref, on accepte les *moeurs* d'une société.

Oui, la mode, en un sens, participe des moeurs. Et les moeurs permettent aux membres d'un même groupe d'aller au plus court, parce qu'ils se sont d'abord reconnus, et qu'ils n'ont pas besoin de reconsidérer autrui, donc le monde, à chaque rencontre. Deux humains qui se croisent dans la rue ne sont rien d'autre que deux fourmis qui se tâtent réciproquement de leurs antennes, afin de s'assurer de leurs bonnes intentions mutuelles.

Suivre les moeurs, c'est montrer patte blanche. C'est jouer le jeu de la vie en commun. Et, je le répète, la mode, même et surtout dans son acception apparemment négative et conformiste, relève des moeurs. Elle est une écume sur la grande vague des moeurs. Grâce à elle, les humains d'un même groupe, d'un même lieu, d'un même temps s'accordent tacitement (et presque toujours inconsciemment) pour ne pas agresser autrui par des manifestations excentriques de leur personnalité. Ils décident que dans le domaine vestimentaire comme dans celui des manières de table, certaines choses, dans tel temps et dans tel lieu, iront de soi. Les libertés même que l'on prend en ce domaine sont des libertés par rapport aux normes du moment, et qui acquièrent leur sens en fonction de ces normes. On se montre original, mais on demeure solidaire.

La mode, relevant des moeurs, jouerait donc le rôle légitime et nécessaire de ciment social. Sa valeur esthétique le céderait à cette valeur sociale. Mais alors, si maintenant j'en viens aux *idées*, ne puis-je continuer de faire l'avocat du diable, et prétendre qu'elles ont le droit, et presque le devoir, d'être « à la mode », parce qu'elles sont soeurs de la mode ? Les idées ne jouent-elles pas, elles aussi, un rôle de ciment, ne relèvent-elles pas des moeurs ? En effet, les idées sont une affaire sociale ; elles ne sont pas suspendues au-dessus du monde et de ses vicissitudes ; elles ont des tenants et des aboutissants dans la société qui les voit naître ; elles font partie, elles aussi, de ces signes de reconnaissance grâce auxquels les hommes se sentent solidaires les uns des autres.

Les idées ne naissent pas de rien, et n'importe quelle idée, même la plus originale qui soit, ne surgit pas n'importe quand et n'importe où. Même sans être matérialiste à tous crins, nous devons bien reconnaître que le marxisme (pour revenir à cet exemple) n'aurait pu survenir avant l'ère industrielle. Que le freudisme est inconcevable sans la Vienne des années 1900 ; que Kierkegaard n'aurait pas été ce qu'il fut sans l'oeuvre de Hegel ; que le structuralisme est impensable sans le repoussoir existentialiste ; de façon plus large encore, on sait bien que les idées de la Réforme sont inséparables de la Renaissance, donc, notamment, de l'imprimerie. Ainsi de suite.

Les causes des idées ne sont peut-être pas uniquement des causes d'ordre matériel ; ce sont peut-être d'autres idées. Mais il n'empêche : si fortement originales soient-elles, si libérées de toute contingence, les idées ne sont pas indépendantes des *moeurs intellectuelles et spirituelles*. Elles aussi, comme la coupe des vêtements ou des cheveux, sont des signes légitimes de reconnaissance, et constituent un ciment social ; elles aussi témoignent, parmi les membres d'une société donnée, d'une

commune identité.

Parler de la valeur « intrinsèque » des idées n'a donc pas autant de sens qu'on pouvait le croire au premier abord. Les idées ne sont pas les idées seulement, elles sont prises dans la houle de la vie, elles valent dans la mesure où elles parlent aux hommes de leur temps et de leur lieu, où elles les unissent parce qu'elles expriment ce qui, à tel moment de l'histoire, les occupe ou les définit.

*

Il y a plus, et je me fais ici franchement diabolique : à strictement parler, seule notre société occidentale connaît *conjointement* ce qu'on appelle la mode, et ce qu'on appelle les idées. Non pas, faut-il le préciser, que les hommes d'autres sociétés ou civilisations n'aient ni pensée ni coutumes vestimentaires. Des *pensées* et des *coutumes*, oui. Mais des idées et des modes ? Les « idées » sont typiquement occidentales en ce sens qu'elles impliquent la *nouveauté* intellectuelle et spirituelle, le mouvement, la mise en question des acquis de l'esprit humain.

Or une société « à idées » est forcément une société « à mode ». Car la mode elle-même n'est évidemment possible que dans une civilisation de type occidental ; la nouveauté vestimentaire n'a de sens que dans un monde qui révère et cultive la nouveauté tout court ; le jeu sur les moeurs n'est pas concevable si la société ne connaît pas, en tant que telle, une forme de « jeu », au sens mécanique du terme.

Etrange ressemblance, donc ; étrange communauté de destin. Une société à idées ne peut qu'être une société à mode, et réciproquement. Donc, non seulement il ne serait pas pendable que des idées soient « à la mode », mais ce serait en quelque sorte leur destin légitime.

*

Faut-il en rester à ce diabolisme-là, et décréter que décidément la mode a du bon, même dans son acception grégaire, et même en matière d'idées ? Je crois que non. C'est le moment de marquer, tout de même, des différences. De souligner notamment que la mode et les idées ne font pas le même usage de la « nouveauté ».

Et, nous y revenons enfin, si le mot même de « mode » semblait comporter deux acceptions antinomiques, ce n'était qu'apparence : la première acception, c'était la création esthétique dans le domaine du vêtement, de la parure ou de l'architecture d'intérieur ; la seconde, le succès éphémère d'une manière de faire ou d'agir, qui s'impose par sa nouveauté apparente, et sa sollicitation de l'instinct grégaire.

Or la première acception ne désigne pas la mode, mais l'art dans la mode. Bien sûr que la mode, souvent, participe de l'univers esthétique. Mais si elle comporte alors une valeur qu'il est absurde de nier, ce n'est pas parce qu'elle est mode, ce n'est pas parce qu'elle est nouvelle ou se veut telle, c'est parce qu'elle relève de l'*art*, parce qu'elle est art. Parce que, à l'image de tout art et de toute idée, elle cherche plus qu'une conformité, plus qu'une nouveauté, elle cherche une vérité. La mode, ce n'est pas l'esthétique, c'est à strictement parler, et dans tous les domaines, le goût de la nouveauté *et* le désir plus ou moins obscur de conformité, sinon de conformisme. Ainsi, dans le domaine des vêtements ou de la parure, la mode est, par la force des choses, l'esthétique en mouvement constant, pour ne pas dire l'esthétique prise de bougeotte.

De bougeotte, oui, car si l'on y regarde de plus près, ce mouvement à tout prix n'est pas un mouvement qui nous fasse avancer vraiment : il est probable que la « nouveauté constante », qui est la caractéristique la plus apparente de la mode, soit

justement sa caractéristique la moins réelle. Et qu'elle traduise, sous ce déguisement, nos pulsions les plus archaïques, notre soif primitive de l'identique et du non-critique. La mode profite de l'esprit de nouveauté pour imposer des éternels retours ; elle use de la liberté de conscience pour mieux flatter les désirs de l'inconscient ; elle conteste la rigidité des moeurs pour mieux métamorphoser en nécessités les charmantes fluctuations de la contingence.

J'entendais récemment le couturier Karl Lagerfeld affirmer, après bien d'autres, que « lancer une mode » consiste d'abord à flairer le sens du vent, afin de prendre la direction que tout le monde est en passe de prendre sans en avoir pleinement conscience.

Et dans un magazine à grand tirage, un ethnologue très amateur constatait que les femmes de telle société africaine, qui s'habillaient et se paraient toutes et toujours de la même façon, n'avaient pas « droit à la différence » ; entendez qu'elles n'avaient pas droit à la manière occidentale de se ressembler à soi-même sans le savoir.

S'il est donc vrai que la mode peut être un ciment social, il faut bien voir qu'elle l'est sous le signe de l'inconscient et, paradoxalement, de l'immobile.

Les *idées*, maintenant : j'ai souligné qu'elles étaient dépendantes des temps et des lieux ; et qu'ainsi, comme la mode, elles participaient des moeurs. Cela n'est pas contestable. Mais dans leur projet constitutif, dans leur être même, les idées n'ont pas à cultiver cette dépendance aux temps et aux lieux. Elles cherchent au contraire à s'en libérer, à ne pas la subir passivement, elles cherchent à la mesurer pour mieux la combattre. Elles sont, par idéal et par définition, un effort pour s'élever au-dessus des moeurs. Et, a fortiori, au-dessus de la

mode.

Les *idées*, affaire de conscience, revendication de conscience, *interrogent les moeurs*. Elles ne parient jamais sur l'inconscient ; elles tentent, au prix d'un peu de solitude parfois, d'instaurer ou de restaurer entre les hommes un lien à la fois réel et conscient. Il ne s'agit pas de condamner la mode ; elle aussi quête une solidarité sociale devenue problématique dans la modernité ; mais les idées décidément, et malgré beaucoup d'apparences, sont l'antithèse parfaite de la mode ; certes elles ne sont possibles que dans une société qui comprend et désire la *nouveauté* ; mais les idées sont nouvelles en ne cherchant que le *vrai*, tandis que la mode, qui se proclame et se veut nouvelle chaque jour et chaque saison, nous entraîne dans les délices inconscientes de l'Eternel Retour.

*

Mais alors, demandera-t-on derechef, pourquoi, si les idées sont aux antipodes de la mode, existe-t-il si constamment, si calamiteusement, une « mode intellectuelle » ? Pour une raison très simple. Les idées ne demeurent elles-mêmes que si elles restent constamment fidèles à leur vocation critique, ou plus exactement leur vocation de *conscience*. Et pour cela, il faut qu'elles soient *vécues* et littéralement *recréées* par tous ceux qui les propagent ou les professent ; or nous sommes loin du compte, parce que vivre ou recréer les idées, quelles qu'elles soient, est difficile et fatigant.

Oui, le mystère est là : les idées ne sont idées que si leur porteur est habité tout entier, moins par le *concept* qui les traduit ou les désigne, que par *l'énergie* qu'elles nécessitent toutes, dès lors qu'elles sont authentiques. Or, cette énergie requise par les idées, par toute idée, est considérable : c'est l'énergie qu'il faut à l'individu pour suspendre son accord avec les moeurs, avec le monde tel qu'il est, et tel qu'il nous invite silencieusement et

puissamment à être avec lui. Bref, ce qui fait échapper une idée à la « mode intellectuelle », ce n'est pas son contenu conceptuel — car à ce taux-là certaines idées seraient irrécupérables par la mode, et nous en sommes loin. Non, c'est, je le répète, cette énergie intérieure, cette force d'envol au-dessus des vagues, cet arrachement volontaire au monde, cette renonciation à tout le non-dit sur lequel chacun s'accorde en principe, et qui aide tellement à vivre.

Et s'il existe si aisément des « idées à la mode », c'est que, vidées de leur énergie, il ne reste plus aux idées que leur étiquette de nouveauté, laquelle est effectivement la même, exactement, que l'étiquette de la mode ; et les idées à la mode à leur tour ne disent plus que l'Eternel retour du même, car rien n'est plus sempiternel, plus semblable à soi que la nouveauté devenue étiquette, la nouveauté sans l'énergie qui la suscita. Tel fut le sort des idées marxistes, dont je parlais au début. Et cela ne veut pas dire que ces idées sont fausses, cela veut dire que l'énergie créatrice fait défaut à ceux qui les émettent, ou plutôt les répètent.

*

J'ai intitulé ce petit exposé : « Solitaire et solidaire ». Je pensais bien sûr à *Jonas*, la fameuse nouvelle d'Albert Camus, dont ces deux mots, ou plutôt l'incertitude entre ces deux mots constitue la conclusion. Or ces deux mots résument l'enjeu de l'affaire, tel que je le comprends. Le but de l'homme qui pense, ce n'est pas, contrairement à ce que pourraient laisser croire mes derniers propos, de s'éloigner de ses semblables et de s'isoler. C'est de retrouver, avec son temps et son lieu, une solidarité, cette solidarité que proposent les moeurs, et sur laquelle, d'une façon souvent réjouissante pour le sens esthétique, joue aussi la mode. La mode est une manière, pour les humains, de se ressembler

pour mieux s'assembler. Et le créateur de mode aménage, si j'ose dire, le lieu de rassemblement. Il donne forme au désir collectif, et d'ailleurs a souvent le très réel mérite d'assouvir ce désir dans la beauté.

Mais l'univers des idées, qui voudrait lui aussi rassembler les hommes, est aux antipodes de ce monde. Dans un premier temps, l'homme des idées, parce qu'il doit prendre distance par rapport aux modes et même aux moeurs, se trouve quelque peu solitaire. Mais c'est évidemment pour mieux retrouver la solidarité perdue, pour mieux assembler les hommes dispersés, sous le signe de la conscience. Pour que la solidarité sociale ne soit pas un vain mot, pour qu'elle procède d'un choix réfléchi, et pas seulement de l'instinct grégaire, la société a besoin d'idées et les idées ont besoin de solitude. En d'autres termes, elles ont besoin de toute notre énergie.

*